

Palm *Springs*



JENNIFER
MIRAMONT

Altea

JENNIFER MIRAMONT



PALM SPRINGS

Roman

Altea

« Le bonheur est la chose la plus importante au monde, sans
bonheur, vous vivez une vie de dépression.
Les hommes sont tous les mêmes.
Seuls leurs visages sont différents pour qu'on puisse les
distinguer. »

Marilyn Monroe

« Le spleen n'est plus à la mode,
C'est pas compliqué d'être heureux. »

« Tout oublier », Angèle

Palm Springs est une oasis dans le désert de Californie.

Ville mythique du comté de Riverside, c'est un véritable écrin de verdure au cœur de la vallée de Coachella.

Les 354 jours de soleil par an ont attiré des années 20 aux années 60, la crème des stars hollywoodiennes.

1

— Sandy, mon p'tit, laissez tomber les melons et allez ouvrir la caisse 3 et vite !

Sandra, je m'appelle Sandra, gros bouffon. Et inutile de claquer tes doigts boudinés, si tu ne veux pas que je te réponde avec le moins poli des miens. Reste hors de ma vue et ne t'approche pas si près de mon visage. Je profite des derniers instants auprès des brumisateurs de fruits et légumes, avant de rejoindre ma caisse. Les fines perles d'eau ruissèlent sur ma peau. La climatisation à l'intérieur du bâtiment ne suffit plus. La fournaise extérieure s'infiltré à chaque fois que les portes coulissantes de l'entrée s'ouvrent et se referment inlassablement tout au long de la journée.

— Faut être attentive, hein, si vous voyez du monde, vous ouvrez la caisse, je pense que c'est pas compliqué à comprendre, même pour vous. Depuis le temps que vous êtes là.

— Oui, Monsieur Milduc.

Milduc. Ça rime avec bolduc et il n'a rien d'un cadeau de Noël. Je ne supporte plus cette manie humiliante. Un claquement de doigts est égal à un ordre. Il se prend pour Jeff Bezos dans son petit supermarché de province, méprisant ses employés, brassant de l'air chaud en faisant semblant d'être occupé et s'approchant de façon bien trop salace de mon tablier en me reluquant comme une bête qui n'a pas baisé depuis 100 ans. Son after-shave dégueulasse lui colle à la peau, jusque sur le torse, pendant qu'il fume sa clope infâme dehors. J'aime à croire que, chez lui, sa femme le méprise. Qu'elle le mène à la baguette et qu'il obéit comme un clébard ! Sans dire un

mot, elle lui fait comprendre qu'à la maison, c'est elle qui porte la culotte, elle qui tient les ficelles de la bourse et, par la même occasion, qui le tient par ses propres bourses. Petites et minables, assurément.

C'est le seul job que j'ai connu depuis que je suis en âge de travailler. Je n'ai jamais cherché ailleurs. J'ai pu commencer tôt, le boss de l'époque m'avait à la bonne, il était plutôt cool. Depuis, j'ai vu défiler au moins cinq directeurs, tous plus cons les uns que les autres à part le premier. J'avais commencé par un stage de troisième, avant de travailler à chaque période de vacances pour de la manutention ou de l'aide à l'encaissement, jusqu'au CDI réconfortant. Celui où tu sais que, mise à part une faute grave, ils te garderont, même si tu fais la gueule, même si tu t'en fous, même si tu mâches ton chewing-gum à la fraise la bouche ouverte, même si t'es en retard, même si tu en profites un peu plus au fil du temps et que tu t'octroies des pauses plus longues que celles réglementées. Ils te gardent. Ils te font un peu la morale parfois, mais à force, tu fais partie de l'équipe des anciennes. Et chaque jour qui passe, je me demande pourtant : mais qu'est-ce que je fais là ? À quel moment ça a merdé dans ma vie pour que je me retrouve à bosser ici ?

2

J'ai passé mon enfance auprès d'une mère triste et inconsolable. Mon père était parti avec *la pétasse* le jour de mes dix ans. Un Paris-Brest à la crème pralinée qui sentait le carton-pâte. Des amandes cramées au chalumeau. Des bougies soufflées d'un seul coup, même pas magiques. Une palette de maquillage à paillettes offerte et dans le couloir, sa valise était déjà prête. Les hurlements de ma mère me propulsaient dans ma chambre. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Une furie. Lui était statique, écoutant la sentence, prêt à déguerpir avec sa valise dont le contenu avait déjà été préparé. Il s'était préparé à cette scène, à cette violence, à ces mots hideux sortis de la bouche de sa femme. Je les observais un temps du haut des escaliers en chêne, la tête passée entre les barreaux auxquels je m'accrochais dans l'espoir que ma mère s'arrêterait de le fracasser en me voyant. Mon père attendait la fin du cyclone, calmement, il ne disait rien. Le pantalon repassé par maman avait gardé son pli sur le devant, il était impeccable, prêt à partir vivre une autre histoire, une autre vie. Ma mère vivait son cataclysme, il valait mieux que je me réfugie quelque part où je n'aurai plus à assister à ce spectacle navrant et terrifiant. Face à ma coiffeuse, mon walkman sur les oreilles, Stevie Wonder célébrait mon anniversaire avec toute sa joie. Je me regardais dans le miroir et me trouvais laide. J'avais envie de pleurer pour être solidaire avec ma mère, pour vivre sa douleur et sa peine. Alors je changeais de cassette et Sinéad O'Connor m'arrachait quelques gouttes salées sur « Nothing compares to you ». Efficace. J'entreprenais ensuite d'utiliser la palette de fards à paupières hideux que mon père venait

de m'offrir. J'étais consciencieusement les couleurs criardes sur mes paupières juvéniles et j'adorais ça. J'entendais au loin des assiettes se briser, des meubles être bousculés, mais rien ne pouvait me déconcentrer. Je découvrais, à ce moment-là, le pouvoir de disparaître derrière le maquillage. Devenir quelqu'un d'autre, me fondre dans un personnage. Je me trouvais toujours moche, mais cette fois-ci, j'avais une raison. Ma laideur n'était plus naturelle, elle était fabriquée par mes propres soins. J'imaginais alors que lorsque je me démaquillerais, les gens me trouveraient belle. Peut-être. J'optais donc pour cette technique de mascarade. Alors que je vivais ma meilleure vie de façade, ma mère ouvrit la porte, les traits défaits par la rage, les larmes, la douleur, la cruauté, le vide dans son cœur, le poignard dans son dos. Les dents serrées, elle me dévisageait comme une bête de foire. Le dégoût se lisait sur sa bouche tordue. Elle n'arrivait même plus à parler. Je tentais alors un sourire glossé, surmonté d'infimes particules de plastique multicolore.

— Tu lui ressembles, me dit-elle.

Je ressemble à qui ? J'espère qu'elle veut parler d'Alice au pays des merveilles.

— C'est *la pétasse* qui a dû acheter cette merde, ton père en est incapable. Tu ne vois pas qu'ils veulent t'acheter ? Tu ressembles à une PUTE !

Le mot était lâché. Trop tard. Fini. Au revoir l'insouciance. Bonjour les psychanalystes. Désormais, je détestais autant ma mère que *la pétasse*.

La *pute* vous emmerde, elle se parera jour après jour de toutes les couleurs existantes dans cette boîte maléfique.

À compter de cette journée inoubliable, ma mère ne jura plus que par pour sa bouteille de rhum – souvenir de son voyage de noces à Punta Cana –, et sa boîte de Lexomil, prescription renouvelée tous les mois par son médecin traitant. Traitant quoi d'ailleurs ? L'horreur d'avoir été abandonnée ? C'est pris en charge par la Sécu, ça ? On fait le tiers payant pour avoir été lâchement larguée sur le bord de la route avec sa gamine ? Quant à moi, je me forgeais une personnalité et une apparence qui, j'imaginais, allaient me protéger de tous les connards du monde entier qui quittent leur femme le jour de

l'anniversaire de leur gosse. Et éventuellement des *pétasses* croisées en chemin.

ISBN : 978-2-489172-01-0

© Altéa Éditions, 2026
9, rue des Colonnes
75002 Paris

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

Altéa

